



# Ecopastoralisme et écopâturage : éléments de définition et de discussion

Corinne Eychenne

► **To cite this version:**

Corinne Eychenne. Ecopastoralisme et écopâturage : éléments de définition et de discussion. Rencontres nationales de l'écopâturage organisées par l'Association Entretien, Nature & Territoire, Association Entretien, Nature & Territoire, Oct 2014, Saint Herblain, France. halshs-01862262

**HAL Id: halshs-01862262**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01862262>**

Submitted on 27 Aug 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication aux *Rencontres nationales de l'écopâturage* organisées par l'Association Entretien, Nature & Territoire, Saint Herblain, octobre 2014.

## **Écopastoralisme et écopâturage : éléments de définition et de discussion**

*Corinne Eychenne, Maître de conférences en géographie, UMR Dynamiques rurales, Université Toulouse 2 Jean Jaurès*

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de cette journée de m'avoir invitée, malgré le caractère un peu atypique de ma posture par rapport aux autres intervenants. En effet, je ne suis pas spécialiste de l'écopâturage, ou de l'écopastoralisme, mais bien du pastoralisme montagnard sur lequel je conduis des travaux de recherche depuis plus de 15 ans. Je suis par ailleurs responsable d'une licence professionnelle qui s'intitule « gestion et animation des espaces montagnards et pastoraux ».

Je dois avouer que c'est dans le cadre de cette formation, qui existe depuis 8 ans, que j'ai été pour la première fois confrontée à la dialectique entre « pastoralisme de gestion » et « pastoralisme de production ». En effet, la plupart des étudiants qui suivent cette licence professionnelle proviennent de BTS gestion et protection de la nature. Lorsque je leur demande en début d'année leur définition du pastoralisme, ils répondent à plus de 80 % qu'il s'agit d'une activité de gestion de l'espace. Et mon travail consiste notamment à leur faire prendre conscience qu'il s'agit aussi et avant tout d'une activité productive qui concerne actuellement en France près de 2 millions d'hectares, 1.5 millions de têtes d'ovins et près de 500 000 bovins.

Dans le même ordre d'idées, j'ai trouvé plusieurs fois au hasard de mes recherches sur internet une définition de l'écopâturage comme une activité ancestrale d'entretien ou de restauration des espaces naturels. Et j'avoue être restée dubitative, car je peux affirmer sans risque que les activités d'élevage traditionnelles ou ancestrales n'ont jamais eu pour objectif l'entretien des milieux naturels mais bien la production de viande ou de lait, l'entretien des espaces relevant bien de ce que l'on appelle aujourd'hui une externalité, un effet induit et non intentionnel.

La préparation de cette intervention m'a donc obligée à me décentrer par rapport à ma posture habituelle, j'ai fait de nombreuses recherches sur internet et dans différentes revues techniques et scientifiques, et je trouve tout à fait stimulant d'échanger avec vous à partir du regard que je peux porter sur les pratiques d'écopâturage, et de mettre en évidence les points communs, les divergences ou les hybridations possibles entre écopastoralisme et pastoralisme « de production ».

Je vais dans un premier temps vous proposer quelques éléments de discussion sur le sens que l'on peut accorder aux notions d'écopâturage et d'écopastoralisme. Dans un second temps, je tenterai d'introduire de façon générale la question des compétences à mobiliser dans le domaine de l'écopastoralisme, l'intervenant qui me suit étant amené à développer de façon plus précise cette question du fait de son activité d'éleveur prestataire de services écopastoraux.

Je vais donc maintenant vous faire part de mes réflexions et de mes interrogations sur la définition même de l'écopâturage et de l'écopastoralisme.

### ***1. Écopâturage et écopastoralisme, de quoi parle-t-on ?***

La question de l'entretien de l'espace par des troupeaux d'herbivores n'est pas neuve. Il me semble cependant que le recours aux vocables d'écopâturage et d'écopastoralisme est assez récent, et souvent

flou, les deux termes étant régulièrement employés comme synonymes. Pour ma part, je pense qu'il est nécessaire de proposer une véritable distinction entre ces deux termes. L'écopâturage correspond plutôt à un entretien d'espaces verts urbains, généralement en parcs sans surveillance permanente, alors que l'écopastoralisme renvoie à la gestion par des troupeaux d'une végétation spontanée, généralement en espace naturel, reposant le plus souvent sur des pratiques associées à la mobilité et au gardiennage. Cette distinction repose donc à la fois sur des critères relatifs à la nature de la ressource (espaces verts *vs* végétation semi-naturelle) et sur ces critères relatifs aux pratiques (parcs *vs* mobilité).

Pour ma part, je privilégierai dans cette communication l'entrée écopastorale pour différentes raisons :

- C'est bien sûr celle qui m'interpelle le plus
- C'est la pratique qui suscite le plus de questions notamment dans le domaine des compétences que j'aborderai dans la 2<sup>o</sup> partie de mon propos
- Dans le domaine du pastoralisme, la garde en parcs avec surveillance occasionnelle est envisagée comme une pratique pastorale, à condition qu'elle s'exerce sur des espaces pastoraux, c'est-à-dire qu'elle consiste à valoriser des ressources semi-naturelles et qu'elle soit liée à une certaine mobilité des troupeaux qui « suivent » la ressource.

Dans tous les cas, ces deux termes présentent l'avantage de proposer une définition de sens commun, une « catégorie de pratique », d'apparence assez consensuelle. En effet, nous comprenons tous plus ou moins que ces vocables renvoient à l'utilisation d'herbivores pour la gestion et l'entretien de l'espace, qu'il s'agisse d'espaces naturels ou d'espaces verts urbains.

Le point commun serait donc le fondement « non productif » de la pratique, au contraire des activités pastorales auxquelles je m'intéresse habituellement et qui ont toujours une visée productive. Pourtant, sont également qualifiées d'écopastorales les pratiques d'éleveurs ou de bergers qui intègrent à leur système de ressources des espaces naturels ou plus ou moins urbains (périmètres DFCI ou ouvertures paysagères par exemple). En effet, les éleveurs pastoraux sont de plus en plus souvent amenés à maintenir ou développer sur leurs estives des pratiques favorables à la gestion des espaces naturels, notamment dans le cadre de la PAC à travers les mesures agro-environnementales territorialisées sur sites Natura 2000.

A ce stade, je dois avouer que la distinction entre écopastoralisme, ou pastoralisme classique me semble assez difficile à établir, sauf à limiter le recours à la notion d'écopastoralisme à des pratiques strictes d'entretien de l'espace, desquelles tout acte de production serait exclu, ce qui limite fortement le champ de la pratique. Les frontières entre ces deux catégories apparaissent donc comme très perméables, voire artificielles.

Il en est de même pour le préfixe « éco » qui ouvre à de nombreuses discussions. En quoi le pâturage dont nous parlons ici serait-il, ou non, plus écologique que le pâturage de troupeaux destinés à la production de viande ou de lait ? J'ai l'impression que le développement de ces pratiques dans des zones plutôt consacrées à l'élevage intensif soit l'un des facteurs explicatifs. Pour avoir travaillé dans le développement agricole en Bretagne, je comprends tout à fait que la distinction ait du sens : le recours à des races rustiques, les pratiques extensives via l'utilisation de ressources semi-naturelles, ne sont pas monnaie courante dans les systèmes d'élevage bretons. Dans les Pyrénées en revanche, la ligne de partage est beaucoup plus floue et les systèmes d'élevage dominants sont déjà réputés doux pour l'environnement.

On peut attribuer une autre signification au préfixe « éco », qui renverrai au caractère écologique du recours aux animaux pour l'entretien l'espace, au regard des moyens d'intervention mécaniques. L'affiche de cette journée est éclairante à ce sujet, renvoyant les chèvres, vaches et brebis aux fonctions de taille-haie, débroussailleuse et tondeuse. Il s'agit donc explicitement d'envisager les animaux domestiques comme des outils alternatifs aux techniques d'aménagement classiques. Je me permettrais ici de vous faire part de ma perplexité face à cette instrumentalisation de l'animal.

En effet, si l'image peut être amusante, et surtout porteuse de sens pour faire passer un message clair sur l'efficacité du recours à l'animal dans la gestion de l'espace, elle peut selon moi mener à des situations dysfonctionnelles.

J'ai ainsi pu observer le cas d'une commune de montagne ayant choisi de faire entretenir un espace difficile et à forte valeur patrimoniale par un troupeau de chèvres. Afin de résoudre le problème de la gestion du troupeau en hiver, elle achète chaque année au printemps un troupeau de réformes laitières issues d'élevages hors-sol de l'Ouest de la France, qu'elle transforme à l'automne en salaisons. Le choc global éprouvé par les animaux lors du changement de conditions d'élevage entraîne 15 à 20 % de pertes durant les premiers jours. Vous pourriez me rétorquer que ces animaux étaient de toute manière destinés à la réforme. Certes, mais en les limitant ainsi au statut d'outil de gestion, on néglige totalement ce qui fait le cœur du travail d'élevage et du métier d'éleveur ou de berger.

Je vous renvoie à ce sujet aux travaux de la sociologue Michèle Salmona qui précisait en 1994 dans son ouvrage sur les paysans français : « *Etre éleveur, c'est avoir hérité d'un modèle affectif, un modèle culturel traditionnel, dicté par le groupe, selon lequel l'homme traite ses bêtes avec attention, y apporte une vigilance permanente qui s'apparente au comportement de la mère avec le nourrisson et du soignant avec le malade* ». Dans le pastoralisme « classique » en effet, il s'agit avant tout de descendre des animaux « en bonne santé », « en bon état », avoir des veaux « qui ont bien poussé », etc.

Il ne s'agit pas ici de pointer du doigt les pratiques de cette commune, dont les objectifs me semblent pertinents et qui a recherché une solution technique pour l'entretien saisonnier d'un espace sensible. Cet exemple permet cependant de mettre au jour la méconnaissance qu'ont de nombreux acteurs publics de la question animale et de la gestion des troupeaux. La question du statut accordé à l'animal me semble être l'un des points essentiels de divergence possible entre pastoralisme de production et pastoralisme de gestion. C'est donc à travers elle que je vais aborder le deuxième point de mon propos consacré à la question des compétences à mobiliser dans les pratiques d'écopastoralisme.

## ***2. Les compétences à mobiliser autour des pratiques écopastorales***

La question des compétences me paraît extrêmement complexe tant les termes d'écopastoralisme et d'écopâturage recouvrent des réalités multiformes. En effet, les pratiques éco-pastorales, ou plus simplement d'entretien de l'espace par des animaux d'élevage, peuvent être réalisées par des troupeaux appartenant aux collectivités locales, par des prestataires de service spécialisés dans l'écopastoralisme dont les animaux n'ont aucune fonction de production, ou par des éleveurs diversifiant leur activité par une offre de prestation écopastorale ou bien envisageant les ressources naturelles et/ou urbaines comme un élément de leur système de ressources. Surtout, les objectifs de la pratique peuvent être divers : gestion des milieux, des espaces et des espèces bien sûr, dans certains cas associée à des objectifs de production animale (viande, lait, laine,...), mais également de développement de lien social, de

conservation du patrimoine à travers la sauvegarde de races rustiques à faible effectif, voire recherche d'une image positive qui peut aller jusqu'au « green washing » dans les cas extrêmes.

L'engagement dans une démarche écopastorale entrainera donc la nécessité d'acquérir des compétences complémentaires variées selon que l'on s'inscrira dans l'un et l'autre cadre. Il me semble cependant que l'on peut définir un « cœur de métier » commun, qui rejoint largement les compétences développées par les bergers d'estive, bien que certains prestataires en écopâturage affichent une volonté de se distinguer de la figure du berger « classique », traditionnel et ancré dans le passé, ainsi que l'illustre cette phrase relevée sur le site internet de l'un d'entre eux :

*« Le berger moderne ne porte pas de veste en peau de mouton. Lors des visites sur le site, il va réaliser un certain nombre de tâches de contrôle [qui demandent] diplômes, compétences et expérience. Nous sommes bien loin du gardien de troupeau »*

Tout se passe donc ici comme si l'écopastoralisme devait se mettre en scène comme une activité moderne se distinguant des pratiques « archaïques » des gardiens de troupeau. Pourtant, pour qui connaît bien le petit monde des bergers, il y a loin souvent de l'image d'Epinal au métier actuel. Les bergers sont de plus en plus jeunes, de plus en plus féminins, de moins en moins originaires du monde agricole, de plus en plus formés à travers les formations spécifiques à leur disposition sur les différents massifs.

Les bergers transhumants doivent aujourd'hui faire preuve de solides compétences dans différents domaines :

- Des connaissances zootechniques tout d'abord, car la pratique pastorale est guidée par le fameux « point de vue de l'animal » selon l'expression de Michel Meuret, agronome à l'INRA, qui a dirigé un ouvrage très intéressant sur les savoirs des bergers;
- La connaissance des milieux et des dynamiques de végétation en lien avec l'action des troupeaux, on parle en montagne de diagnostic pastoral et de plans de gestion ;
- La gestion de l'interface avec les autres utilisateurs de l'espace ;
- Et une solide connaissance du contexte socio-économique, institutionnel, politique et juridique d'exercice de la pratique : je pense notamment au rapport avec les propriétaires fonciers souvent publics ou à l'intégration des contraintes des cahiers de charge agro-environnementaux.

Surtout, tous les travaux relatifs aux compétences des bergers mettent en évidence l'importance des savoir-faire et des savoir-être par rapport aux savoirs eux-mêmes. Un bon berger se caractérise par des capacités d'observation et d'adaptabilité. Le rapport à l'espace et à la ressource est appréhendé à travers le comportement des animaux. Les travaux de l'une des étudiantes que j'ai encadrée en master ont ainsi montré que les connaissances zootechniques ou botaniques « pures » (fondamentales) des bergers étaient parfois assez sommaires, y compris pour ceux qui les avaient pourtant acquises en formation. En revanche, tous sont capables d'établir un diagnostic fin sur les potentialités et l'état de la ressource à travers l'observation des déplacements et des conduites grégaires des animaux. Finalement, en montagne, un berger qui semble « ne rien faire » est un berger qui travaille bien, qui guide et qui observe. Je me permettrai de rappeler ici que le berger ne serait rien sans son chien de conduite, et qu'il s'agit là-aussi d'un champ complet de compétences.

Je ne connais pas précisément l'offre de formation actuelle sur l'écopastoralisme, mais celles que j'ai pu repérer lors la préparation de cette journée me semblent privilégier les thématiques liées à la gestion des milieux plutôt que celles liées à la connaissance des troupeaux, hormis la question des races.

Je pense donc qu'il y a un réel enjeu à réintégrer la question animale au cœur des pratiques écopastorales. Pour ce faire, il me semble que l'une des pistes les plus intéressantes consiste à renouer le lien entre fonction productive et fonction d'entretien de l'espace. Je ne veux pas forcément me poser en chantre de l'entrepreneuriat, et je pense que les initiatives purement publiques peuvent se justifier dans certains cas. Cependant, à l'heure de la montée en puissance du paradigme de l'agro-écologie, il me semble que la piste d'un écopastoralisme conjuguant production et gestion de l'espace ouvre des perspectives particulièrement stimulantes et innovantes.

En effet, cette approche permet de ré-envisager les espaces naturels et/ou urbains comme de réelles ressources, y compris dans leurs fonctions alimentaires, à l'image des pratiques antérieures à la grande révolution agricole promue par la PAC de 1962 et ayant conduit à l'intensification et à la spécialisation des exploitations et des espaces. Il s'agit de renouer avec une représentation du monde où tout l'espace ouvert est ressource, à l'image de ce que perpétuent encore certains éleveurs dits « herbassiers » dans le sud-est ou bergers sans terre au Pays basque, sans propriété, et qui perpétuent les traditions de vaine pâture ou de mise en valeur de terrains communaux. Dans un contexte de pression extrême sur le foncier, sans doute renforcé par les évolutions de la PAC à venir, un tel pari permettrait par ailleurs d'accompagner l'installation de jeunes agriculteurs sur des projets atypiques, notamment dans les régions d'élevage ou de culture intensifs. J'ai ainsi découvert avec beaucoup d'intérêt les démarches mises en œuvre sur les bords de Loire par les bergers ligériens (Past'Horizons), le Conservatoire d'espaces naturels de la Région Centre et la chambre d'agriculture du Loiret, qui me semblent tout à fait s'inscrire dans cette logique.

Il s'agit donc de mettre l'homme, le berger, au cœur de la réflexion sur la réintroduction de l'animal dans l'espace public. A l'instar de ce qui se passe en montagne, le berger peut alors jouer un rôle de médiateur entre le troupeau et l'ensemble des autres usagers de l'espace, y compris les habitants qui doivent réapprendre à vivre avec des animaux dans leur espace de vie.

Dans ce modèle, le rôle des collectivités et des gestionnaires d'espaces naturels reste essentiel, mais davantage orienté vers l'accompagnement et la consolidation de ces projets alternatifs que vers la simple commande de services environnementaux.

Voici donc l'un des éléments essentiels que je souhaitais porter ici au débat. Dans tous les cas, et pour conclure, il me semble aujourd'hui particulièrement important de faciliter la rencontre entre le monde de l'écopastoralisme et celui du pastoralisme de production. Je suis membre de l'Association française de pastoralisme, et, sauf erreur de ma part, elle ne compte pas aujourd'hui d'adhérents issus de votre monde. Nous avons pourtant de part et d'autre beaucoup à échanger. J'en tiens pour preuve le fait que, dans le cadre de notre formation sur la gestion et l'animation des espaces montagnards et pastoraux que j'ai évoquée en début d'exposé, nous avons désormais régulièrement des étudiants qui réalisent des stages dans le domaine de l'écopastoralisme sur espaces naturels ou en contexte urbain, et que nous envisageons, dans le cadre de l'évolution de cette formation, de consacrer un module complet aux questions écopastorales. J'espère donc que la rencontre d'aujourd'hui pourra se poursuivre par la concrétisation de réseaux de réflexion et de partenariat entre nos deux mondes.